

MORGANE
ORTIN

Les livres m'ont menti, parfois



CE QUE LA **LITTÉRATURE**
FAIT À **NOS AMOURS**,
ET CE QU'ELLE **RÉPARE**

NA
MI

« J'ai longtemps nourri la croyance que
les livres savaient mieux que moi ce qu'était l'amour.
J'ai lu des histoires d'absolu et je croyais que je devais,
moi aussi, aimer comme cela : avec démesure et douleur.
Les livres ont le pouvoir de nous tromper. Et puis j'ai
découvert qu'ils avaient aussi celui de nous guérir. »



Morgane Ortin a grandi dans les livres. Ils lui ont appris l'amour, l'ont égarée parfois, et l'ont accompagnée dans les métamorphoses de sa vie. Dans ce texte personnel qui mêle mémoire et analyse, elle revient aux œuvres qui l'ont façonnée, de Brontë à Duras, de Joyce à Ernaux, en passant par Wittig et Beckett, pour comprendre comment la littérature modèle nos attentes, nos illusions, nos vertiges. Un voyage initiatique où l'on traverse les mythes amoureux, les obsessions, les chagrins, les éveils, et où la vie répond enfin aux mots. Ni lexique ni théorie : un récit intime où l'apprentissage sentimental devient une aventure littéraire.

Créatrice du phénomène *Amours solitaires*, **Morgane Ortin** a placé l'intime au cœur de son travail littéraire. Ses romans, essais et anthologies interrogent ce qui nous attache, nous déchire ou nous répare. Elle est l'autrice des best-sellers *Amours solitaires* et *Le Secret* (Albin Michel, 2018, 2019 et 2021), de *La Chambre sans murs* (Nami, 2023), ainsi que de *Toutes les lettres ne sont pas des lettres d'amour* et *Le Club des larmes* (Le Papier fait de la Résistance x Leduc, 2021 et 2023).

19,90 euros

Prix TTC France

ISBN : 978-2-487606-23-4



Rayon : Développement personnel



**LES LIVRES
M'ONT MENTI,
PARFOIS**

© Nami, une marque des éditions Leduc, 2026
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France

ISBN : 978-2-487606-23-4

Préparation de copie : Camille Le Dain
Relecture : Maëva Perrin
Maquette : Jennifer Simboiselle
Photographe : Natas 3000

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur
Instagram : (@editionsnami) !

Nami s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux
de l'impact de notre passion et choisissons nos
imprimeurs avec la plus grande attention pour que
nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de
forêts gérées durablement.

MORGANE ORTIN

**LES LIVRES
M'ONT MENTI,
PARFOIS**

**NA
MI**

« La beauté n'arrive pas, n'est jamais
arrivée à faire mon affaire.

Sans l'amour, tout est toujours perdu,
perdu, perdu, ignoble, plein d'accrocs
et de poisons fades et ignobles.

Il n'y a pas de vie, il n'y a que l'amour. »

Paul Éluard, *Lettres à Gala*

PREMIERS FEUX

LE JOUR dont j'ai le plus hâte, enfant, c'est le mercredi. Plus précisément le mercredi après-midi. Je finis l'école à 12 h 30, je sais que j'irai directement chez ma grand-mère pour le déjeuner. Elle préparera sûrement son couscous à l'agneau, avec quelques pommes de terre à côté, en supplément, «juste au cas où», et je pourrai m'adonner ensuite à l'activité que j'aime le plus au monde : la lecture.

Depuis que j'ai appris à lire, ma vie a changé. Au départ, ça me permettait surtout de lire toutes les publicités que je croisais et le dos des boîtes de céréales. Puis j'ai découvert les livres.

La maison de ma grand-mère est un véritable eldorado pour mes lectures. Le week-end, à la maison, il y a toujours des repas, des sorties, des obligations de rangement, des devoirs aussi... Ici, le mercredi, c'est ma bulle. Bien sûr, la télé grésille souvent un peu trop fort, ou bien c'est la radio qui emplit les

pièces, mais si je me réfugie au fond du jardin, ou dans la chambre de ma grand-mère, dans son lit aux mille draps, je n'entends plus rien. J'ouvre alors un livre et tout se suspend. Mes petites angoisses, mes peurs, mes questions d'enfant se taisent d'un coup.

D'ailleurs, tout se tait. Si je m'applique autant à trouver un environnement calme, c'est parce que ce que j'aime surtout, c'est lire à haute voix. Je ne sais pas lire autrement, ce qui agace d'ailleurs parfois ma mère à la maison, et m'a valu mon premier mensonge. Un peu honteuse, j'avais réussi à la convaincre que la maîtresse nous avait conseillé de privilégier la lecture à haute voix pour mieux progresser, alors qu'il n'en était rien. La vérité, c'est que lire de cette façon me donne l'impression d'entrer deux fois dans les livres : par les yeux et par les oreilles. Deux accès pour atteindre plus vite le cœur.

Ce que j'aime par-dessus tout, ce sont les livres où l'amour se dit comme une tempête. Je suis encore trop jeune pour comprendre vraiment ce que je lis, pourtant je sens déjà que c'est sérieux. Que c'est immense. Que c'est la vie des grands. Assise dans le jardin entre deux amandiers, je lis des phrases qui sont comme de grandes leçons sur ce qu'est et doit être l'amour dans ce qu'il a de plus absolu. Durant ces longues après-midi, je ne découvre pas seulement

des livres : je découvre que les mots ont le pouvoir de tracer mes désirs avant même que je sache les vivre.

J'ai longtemps nourri la croyance que les livres savaient mieux que moi ce qu'était l'amour. Et en un sens, ils en avaient tout l'air. Je leur faisais confiance plus qu'à mon propre corps, plus qu'à mes propres élans. À 18 ans, j'avais lu toute la correspondance amoureuse européenne publiée. J'avais ce besoin insatiable de comprendre comment les auteurs que j'admirais tant vivaient leur intimité, leurs passions, leurs chagrins, leur désespoir sentimental, leur résurrection également. Je voulais savoir comment ils survivaient à l'amour.

Je lisais des histoires d'absolu et je croyais que je devais, moi aussi, aimer comme cela : avec démesure, avec douleur, avec les vertiges qui emportent tout. Et ça me faisait peur autant que ça m'attirait. Les livres m'ont appris à attendre des promesses que la vie ne tenait pas. Et ça m'a fait mal parfois. Souvent. Beaucoup. Mais ils m'ont aussi offert les mots capables de traverser mes propres épreuves – et il allait y en avoir – avec plus de douceur et de compréhension.

Les livres m'ont sauvée de la solitude, ils m'ont permis de comprendre des émotions trop vastes pour que je

les nomme seule. Ils ont parfois été un refuge, un point d'ancrage, quand tout vacillait. Mais ils m'ont aussi enfermée dans des désirs et fantasmes irréalisables, dans des scénarios où je me suis longtemps perdue à vouloir rejouer ce que d'autres avaient déjà écrit, vécu, ressenti.

Les livres m'ont poussée à vouloir trouver ma place dans un monde qui n'existe plus.

Et pourtant, je leur dois presque tout : les mots pour dire ma joie, ma peur, mes vertiges.

Puis un jour, semblable à tant d'autres, j'ai bu un verre avec une amie. Nous avons, comme la plupart du temps, discuté de nos vies amoureuses. Ce jour-là, elle était terriblement triste, traversant un chagrin d'amour qui paraissait ne jamais finir. Je repense à ses yeux, à la fois si lourds et si vides. En l'écoutant, en observant ses incompréhensions, j'ai ressenti un déclic face à l'immensité de sa peine qui semblait la désarmer, comme elle m'avait moi-même désarmée quelques années auparavant. Pour l'aider à respirer un peu mieux, nous avons déconstruit ses tourments, les avons passés au scalpel, autrement dit : nous avons posé des mots dessus. Et chaque fois que nous parvenions à trouver le mot précis pour parler d'une de ses douleurs, celle-ci s'estompait légèrement.

Je me suis alors dit que ce serait bien, de revenir aux mots. Ceux qui soignent comme ceux qui trompent. Que ce serait bien de les prendre un par un, de les poser comme on pose des cartes sur une table, pour voir ce qu'ils contiennent de vrai, de dangereux, de nécessaire. De comprendre leur pouvoir. De comprendre comment ils avaient pu tout me donner et tout me retirer à la fois.

C'est de là qu'est né ce lexique. Ou plutôt, pour employer un terme moins pompeux et austère, qui me ressemble plus, cette suite de mots intimes et détaillés. Roland Barthes dirait « ces fragments d'un discours amoureux ». J'ai voulu raconter ce que j'ai vécu à travers eux, et ce qu'ils ont fait de moi en retour. Ce livre n'est pas une théorie de l'amour, c'est une tentative de conversation. Avec les écrivains qui m'ont précédée, qui m'ont accompagnée, parfois soutenue, parfois trahie, avec mes souvenirs, et avec vous qui lisez. J'y ai rassemblé tous les auteurs qui ont traversé ma vie, tous leurs grands textes, ceux que je connais presque par cœur, ceux que je n'ai jamais pu oublier, ceux qui m'ont marquée, guidée ou égarée et trahie. Chaque mot que j'explore dialogue avec ces voix qui m'ont façonnée : parfois en m'aidant à comprendre, parfois en me piégeant, mais en révélant chaque fois l'immense pouvoir des mots et de la littérature. Et ça a quelque chose de

consolateur, je crois. De savoir que, quelque part, les textes ont encore le pouvoir de nous guérir comme de nous tromper.

Et peut-être qu'au fond, je l'ai écrit pour retrouver cette petite fille qui lisait dans le jardin et qui savait déjà que l'amour était plus grand que le monde.

FUSION

J'AI 10 ans. Je suis chez ma grand-mère. C'est l'automne et je prends le goûter sur la table du salon face à la télé. Le volume est élevé, se concentrer est difficile. Elle, elle s'affaire dans la cuisine, finissant de nettoyer les restes du déjeuner, commençant les opérations du dîner. Je passe la clé dans le petit cadenas de mon nouveau journal intime. Le deuxième de ma vie. Un peu mieux orthographié que le premier – le premier était empli uniquement d'onomatopées. Je commence une nouvelle page :

*Je me demande quand je *trouverez mon prince. Pas dans trop longtemps *jespère.*

Ma grand-mère sert à son mari ce qu'il appelle un « casse-croûte ». Un sandwich dégoulinant. Il le mange bruyamment à côté de moi. Le soir venu, je dors dans le lit de ma grand-mère, la tête sur sa poitrine. J'entends son cœur battre. On regarde les épisodes des *Feux de l'amour* qu'elle a loupés et qu'elle

a pris le soin d'enregistrer. Lorsqu'elle est à jour, on regarde des films d'amour. Je n'ai jamais appris qu'il pouvait y avoir d'autres buts dans la vie que de trouver son prince charmant. Ma mère, elle, elle le cherche encore.

À l'école, j'ai des amoureux. J'y pense le soir. J'y pense en me réveillant. Parfois ils me suffisent, puis tout à coup plus du tout. Je voudrais qu'ils comblient chacune de mes attentes, chacune de mes angoisses. Mais même quand je suis avec eux, ça ne fonctionne pas. Alors je tombe amoureuse de quelqu'un d'autre. Souvent, le dimanche soir, j'ai le spleen. Je reste de longues heures seule dans ma chambre. C'est comme si j'attendais d'être appelée pour le dîner mais que celui-ci n'arrivait jamais. Je voudrais que quelqu'un vienne me sauver.

J'ai 18 ans. J'ai rempli de nouveaux journaux depuis. De nombreux. Quasiment plus aucune faute d'orthographe. Toujours quelques trous dans le cœur en revanche. Quelques amoureux au compteur. Toujours aucun prince. Le mien en tout cas. Ma grand-mère continue de préparer à manger à son mari à longueur de journée, même malade. Car c'est ce qui compte. Que l'on rende les gens qui nous entourent heureux. Ma mère trouve que c'est surtout une manière de s'oublier. Un soir, on dîne toutes les

deux à la maison. Des pommes de terre sautées et des œufs au plat. Mon repas préféré. Elle me regarde dans les yeux et me dit : « On n'est pas faites pour laver les caleçons de nos mecs, OK ? » Je dis oui, mais surtout pour lui faire plaisir, parce que je ne comprends pas trop ce qu'elle veut dire.

Moi, tout ce que j'aimerais, c'est justement trouver quelqu'un pour m'oublier. Je veux être aspirée. Si je suis occupée à panser les plaies de mon prince, je n'aurai pas le temps de penser aux miennes. Pourtant, elles s'accumulent avec le temps. Comme si ma peau se fragilisait en grandissant. Plus je développe mes capacités d'amour, plus je découvre celles de ma cécité. Je ne vois rien tant que j'aime. Je ne me vois d'ailleurs plus moi-même. Et quel plaisir de se fondre en l'autre jusqu'à s'oublier.

J'ai 20 ans. Je suis amoureuse. Je crois l'être. J'envoie ce message :

Ta peau, ta tête, tes mains, ton cerveau, ton ventre, ton cœur, ce sont des choses que je ne peux pas expliquer. Ce sont ma peau, mes mains, mon cerveau, mon ventre, mon cœur.

Il semblerait que j'aie enfin réussi la tâche de me confondre en l'autre jusqu'à m'oublier. Je ne crois

pourtant pas être plus heureuse. Car chaque fois que je m'oublie, c'est quelque chose de moi qui se détache, et que je devrai plus tard aller chercher sans carte ni boussole et avec des pierres dans les poches. Et parfois, il faudra nager. Je ne savais pas, à l'époque, que je prenais le risque d'être un puzzle désarticulé.

Le mythe de la fusion amoureuse, selon lequel deux êtres, en s'aimant, aspireraient à ne former qu'un seul corps et qu'une seule âme, est ancien et profondément ancré dans notre culture. Il trouve ses origines du côté de la philosophie, de la mythologie, l'une de ses racines les plus connues étant le mythe de l'androgyne développé par Platon dans le *Banquet*, un texte fondateur de la pensée occidentale sur l'amour. Dans ce mythe qu'Aristophane raconte lors du Banquet, les êtres humains n'ont pas toujours été tels que nous les connaissons. Autrefois, ils étaient doubles : deux visages, quatre bras, quatre jambes, unis dans une forme complète et puissante. Une force qui inquiéta d'ailleurs les dieux, au point que ceux-ci décidèrent de les couper en deux, les condamnant à vivre dans le manque de cette moitié arrachée. Depuis ce jour mythique, chaque être humain porterait en lui le souvenir diffus de cette unité perdue, et chercherait, à travers l'amour, à retrouver cette part manquante. Aimer, ce serait alors tenter de se recoller à soi-même,

de réparer une séparation première, une amputation, de redevenir entier.

J'ai 22 ans. Après une histoire d'amour qui m'a vraiment fait mal, je commence à comprendre que l'on peut aimer sans vouloir fusionner. Que l'on peut aimer l'autre sans pour autant vouloir être lui. Que rester soi, dans son corps, sans vouloir se réduire, s'amputer, se minimiser, c'est vivre de manière plus courageuse, plus absolue, et c'est avoir, bizarrement et également, plus d'espace pour accueillir l'autre et donc pour l'aimer.

Je t'aime. Et j'aime bien être moi.

Et j'aime bien que tu sois toi.

Ce message, je l'envoie un matin de ma 23^e année. Je semble n'avoir plus peur. Je semble avoir compris. Pourtant, je retomberai encore une fois ou deux dans le piège de la fusion. Par peur, par habitude, par blessure aussi, par survie. Mais également parce que, parfois, je ne sais pas comment faire autrement. Je ne sais pas sur qui prendre exemple. Les héroïnes avec lesquelles j'ai grandi sont toutes du genre à fusionner comme des guerrières de l'amour armées jusqu'aux dents. Armées sans armures.

Dans *Les Hauts de Hurle-Vent* de Emily Brontë, l'héroïne, Catherine, écrit à propos de son grand et impossible amour, Heathcliff :

« Aussi ne saura-t-il jamais comme
je l'aime ; et cela, non parce qu'il est
beau, Nelly, mais parce qu'il est plus
moi-même que je ne le suis¹. »

Puis quelques lignes plus bas :

« — [...] À quoi servirait que j'eusse été créée, si
j'étais tout entière contenue dans ce que vous
voyez ici ? Mes grandes souffrances dans ce
monde ont été les souffrances de Heathcliff,
je les ai toutes guettées et ressenties dès leur
origine. Ma grande raison de vivre, c'est lui.
Si tout le reste périssait et que lui demeurât,
je continuerais d'exister ; mais si tout le reste
demeurait et que lui fût anéanti, l'univers
me deviendrait complètement étranger,
je n'aurais plus l'air d'en faire partie. Mon
amour pour Linton est comme le feuillage
dans les bois : le temps le transformera,
je le sais bien, comme l'hiver transforme
les arbres. Mon amour pour Heathcliff
ressemble aux rochers immuables qui sont
en dessous : source de peu de joie apparente,

mais nécessaire. Nelly, je *suis* Heathcliff ! Il est toujours, toujours dans mon esprit ; non comme un plaisir, pas plus que je ne suis toujours un plaisir pour moi-même, mais comme mon propre être. Ainsi, ne parlez plus de notre séparation ; elle est impossible, et...

Elle s'arrêta et se cacha le visage dans les plis de ma robe. Mais je la repoussai violemment. Sa folie avait mis ma patience à bout². »

Catherine voit son identité totalement anéantie. Elle n'existe plus. Elle *est* Heathcliff. Imaginez grandir avec ce modèle et avoir l'impression que c'est le but à atteindre.

Je n'ai pas fini de déconstruire tout ce que j'ai lu dans les livres, tout ce qui m'a bercée des années durant. Je n'ai pas encore trouvé tous les nouveaux modèles auxquels me référer. Dans cette quête, un livre m'a particulièrement marquée, *Le Livre de Promethea* d'Hélène Cixous. Il retrace une histoire d'amour entre deux femmes : la narratrice, double transparent d'Hélène Cixous, et Promethea, jeune femme à la fois aimée, réelle et sublimée. Ce n'est pas un récit qui suit une ligne droite, mais plutôt un entrelacs de fragments, de moments vécus, d'éclats de pensées, de souvenirs incandescents et de fulgurances

poétiques. Dans ces pages, l'amour n'est pas seulement vécu, il est écrit, respiré, traversé par le manque, le désir, et ce besoin impérieux de poser des mots comme on poserait une main sur une peau vivante. L'écriture y devient souffle, nécessité, geste vital, organique, irrépressible, presque une manière d'aimer autrement. Et pourtant, toujours, une manière de se fondre jusqu'à disparaître :

« L'une des deux dit : ton cœur bat pour
ma vie. Si tu oubliais de m'aimer un
dixième de seconde, ma vie s'effacerait
à l'instant comme un rêve³. »

Et quelques pages plus tard, ce passage :

« Il faut que j'entre

Tu es si nue

Il faut que j'entre. Il ne me reste plus qu'à
entrer. Tu es si nue. Il n'y a pas de porte.
Pas de peau. Tu es si dévoilée. Il n'y a pas de
bord. Et moi non plus je n'ai pas de mur, pas
de mine, mon maquillage a fondu, tu es si
nûment nue, si lumineuse, au lieu de peau ton
visage taillé dans la lumière, quelle lumière
la lumière qui vient du sang, la lumière

rose feu qui vient du fond des yeux, qui sort des puits de larmes, la lumière brillante et brûlante de l'âme, voilà dans quoi ton visage est taillé. Tes lèvres poussent, tes lèvres sortent doucement de la lumière d'âme, tes lèvres, des fleurs qui poussent à la surface des puits de larmes. Je ne peux pas ne pas entrer. Mais je n'entre pas, je n'entre pas, il n'y a pas de porte, il n'y a pas d'armure, il n'y a pas de masque, ni enceinte ni miroir ni image, mais de l'âme, de l'âme, ton visage repose autour de mes yeux, mes regards flottent, ton visage humide de mes larmes ou de tes larmes : l'étang de mes pensées. Mes pensées sont jeunes, mes pensées sont violentes, mes pensées des poulains assoiffés et leurs juments encore lourdes de lait, mes pensées veulent te boire l'âme, mes juments veulent rafraîchir leurs flancs dans ton âme.

Mais je n'entre pas, je suis déjà jusqu'aux hanches dans tes yeux, je suis déjà jusqu'aux seins dans ton âme. Tu es si grande ouverte. Je ne peux pas rester dehors. Il n'y a pas de dehors. Il n'y a pas les sables, pas la promesse. C'est une contrée vertigineuse. C'est ton corps profond. Jamais je ne fus en tel lieu. Absolument, violemment

donnée ta terre. C'est tout de suite le miel
c'est tout de suite le vin le sang. [...]

Jamais je n'ai été si obligée de m'enfoncer si
intérieurement à une créature. Parce qu'il
n'y a pas d'environs. Pas de heaume,
pas de miroitement, pas d'écailles,
pas de noli-me-tangere, c'est tout de
suite le jardin. Et avant le jardin ?
Devant le jardin c'était déjà le jardin⁴. »

Notons que dans ce texte – absolument sublime soit
dit en passant, il est impossible de ne pas le remar-
quer –, la fusion va jusqu'à l'effacement des peaux,
comme on supprimerait les frontières charnelles
imposées naturellement par notre corps. « Il n'y a
pas de porte. Pas de peau. »

Il n'est pas évident de grandir bercée par des pages
si grandes, si belles, si merveilleusement écrites,
et de devoir apprendre à les déconstruire, à ne pas
les suivre, à ne pas les prendre pour modèles. Il est
difficile d'apprendre à porter des armures quand ce
dont on doit se protéger est si sublimé. La littérature
peut être dangereuse.

Aujourd'hui, j'apprends encore. Et plus je grandis,
plus je réalise que, chaque fois que j'ai aimé, ce n'est

pas ma moitié manquante et perdue que j'ai retrouvée, non pas parce que ce fut un échec, mais plutôt parce qu'en me perdant dans les parcelles des autres, j'ai découvert les miennes. Aimer m'a permis de m'assembler.

Aujourd'hui, je ne fantasme plus ce piège de la fusion. Parce que j'ai peur de disparaître. Je n'ai plus le droit. Je regarde ma mère. Je vois dans ses yeux qu'elle s'est beaucoup oubliée. Qu'elle a cru plusieurs fois que ce ne serait pas grave. Qu'elle en est revenue. Mais un peu abîmée. Dans *Passion simple*, Annie Ernaux écrit :

« Grâce à lui, je me suis approchée de la limite qui me sépare de l'autre, au point d'imaginer parfois la franchir. J'ai mesuré le temps autrement, de tout mon corps. J'ai découvert de quoi on peut être capable, autant dire de tout. Désirs sublimes ou mortels, absence de dignité, croyances et conduites que je trouvais insensées chez les autres tant que je n'y avais pas moi-même recours. À son insu, il m'a reliée davantage au monde⁵. »

Et je crois que c'est à ça que l'amour doit servir. À être relié davantage au monde. À être relié davantage à soi-même.

LIMÉRENCE

J'AI 13 ans et je suis amoureuse de Romain. C'est la première fois que je ressens une telle brûlure dans le cœur et le ventre, et c'est pour le moins déroutant. Chaque sonnerie qui lance la récréation se transforme en promesse. Je sais qu'il sera quelque part dans la cour, pas loin de moi, et cette simple certitude me tient en vie toute la journée. Le soir, en rentrant à la maison, il occupe tout l'espace de mes pensées. Je pense à lui pendant les devoirs, sous la douche, au dîner, devant la télé, et surtout, dans mon lit, quand je ferme les yeux. Surtout lorsque je ferme les yeux. Le matin, au réveil, c'est encore lui qui s'impose en premier à mon esprit.

Tout l'univers semble métamorphosé par ce nouveau sentiment. C'est étrange. Écouter de la musique a une autre saveur. Les chansons parlent enfin de moi. La nature a une autre odeur. Les arbres devant la maison semblent plus beaux. Les fleurs aussi. Rien n'a bougé, et pourtant tout est différent, comme si

j'observais le monde autour de moi à travers un nouveau prisme. Et je sais que ce prisme-là, c'est l'amour. Je le reconnais, je l'ai déjà vu dans les livres et à la télé.

Malgré ça, je ne sais pas si Romain et moi sommes dans une relation. Si nous « sortons ensemble ». Tout ce que je sais, c'est que je l'aime, et que, tôt ou tard, il m'aimera aussi, si ça n'est pas encore le cas. J'en suis certaine. Un jour, je trouve un billet de tombola qu'il a oublié sur un banc. Je regarde autour de moi, mais il est déjà parti, alors je le ramène à la maison. Je ne peux m'empêcher de le contempler, de le prendre dans mes mains, puis de le garder dans ma poche, en me promettant de ne pas le perdre comme tout ce que je perds tout le temps, comme si c'était lui que je manifestais par ce geste. L'objet porte la trace de son existence et, à travers lui, je construis des mondes dans lesquels je l'entends parler, rire, m'aimer. Le billet devient un corps de substitution, un prolongement de mon obsession, et la preuve que lui aussi m'aime. Le soir, dans le lit, je le mets sous mon oreiller et je souris.

Ce que je comprendrai plus tard, c'est que ce que je vis a un nom. Un joli nom, même. La limérence. Un état étrange, entre fièvre et vertige, où chaque détail de l'autre devient essentiel, où tout s'organise autour

d'un seul être, mais de manière purement fantasmatique. Je n'étais en réalité pas vraiment amoureuse de Romain, je crois, mais plutôt de l'idée que je me faisais de lui – je le connaissais en réalité si peu –, et des mondes que j'avais bâtis autour de sa présence. La limérence, c'est ne jamais savoir si l'amour que l'on ressent existe réellement en dehors de nous, ou s'il n'est qu'une projection, un fantasme dont on est à la fois l'auteur et le prisonnier. L'autre lui-même nous échappe dans la mesure où l'on ne sait jamais qui il est vraiment, à force de le fantasmer à notre image.

Puis j'ai grandi. Et même si je suis une adulte aujourd'hui, c'est toujours pas très clair. Dans ma vie, je veux dire. En théorie, oui. Mais la vie, c'est autre chose. Amour ou obsession, il m'arrive encore de ne pas savoir. Parfois, de nouveau, je ne distingue plus l'un de l'autre, et c'est un piège, croyez-moi, dont il vaut mieux se méfier. Il m'arrive d'aller encore de l'un à l'autre, dans une danse hésitante, trébuchante, un pied en avant, l'autre en arrière. Pourtant, il y en a un qui est plus en mouvement que l'autre. Qui est donc plus vivant que l'autre.

L'amour est un flux, il se répand, se resserre, mais jamais il ne reste immobile. La limérence, elle, peut croître sans limites, mais maintient en réalité les êtres immobilisés, puisque toujours en pensée.

C'est un territoire dans lequel le concret et le tangible n'existent pas. Seuls règnent les songes, la brume et les intentions.

Je te rêve, alors tu existes. Je te fantasme, alors tu me désires. Je te pense, alors tu es.

Dans la limérence, on devient l'architecte obstiné de ses propres sentiments, puis de ceux des autres : on bâtit des constellations affectives, des paysages émotionnels qui contiennent des mondes entiers, pourtant on n'a jamais été aussi seul. Tout tourbillonne plus vite, et on ne sait plus à quoi se raccrocher, ni même si la personne que l'on aime existe réellement. On l'a tellement rêvée, imaginée, façonnée, qu'il devient impossible de savoir si elle appartient vraiment à notre réalité. Alors la panique s'empare de nous et, dans sa danse diabolique et transie, les pensées s'emballent encore plus. Il faut se raccrocher à quelque chose. Ne pas perdre la main. Ne pas tout abandonner.

J'ai grandi bercée par la littérature romantique du XIX^e siècle. Stendhal, Maupassant, Balzac, Hugo, Zola, Rimbaud, Baudelaire, sont autant de noms qui ont jalonné mon enfance et mon adolescence, et ont en quelque sorte fabriqué mon imaginaire romantique. L'ont construit texte après texte. M'ont indiqué